

Toujours les premiers à être coupés Clarence Bayne — Black Theatre Workshop

Vincent Glorioso, Marie-Louise Paquette and Michel Vaïs

Number 38, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27900ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Glorioso, V., Paquette, M.-L. & Vaïs, M. (1986). Toujours les premiers à être coupés : Clarence Bayne — Black Theatre Workshop. *Jeu*, (38), 136–138.

toujours les premiers à être coupés

clarence bayne — black theatre workshop

Lorsque le Black Theatre Workshop a commencé ses activités au milieu des années soixante, c'était un groupe non professionnel qu'animaient une certaine nostalgie de nos origines culturelles et le goût de faire du théâtre en amateurs. Nous opérons alors sous le nom de Drama Comedy of the Trinidad-Tobago Association. Par la suite, nous nous sommes de plus en plus intéressés aux auteurs noirs des Caraïbes, notamment au célèbre poète et auteur dramatique Derek Walcott, dont l'oeuvre a fait naître, dans nos esprits, le projet de mieux faire connaître la littérature des Caraïbes en Amérique du Nord et, plus particulièrement, à Montréal. Quelques-uns de nos membres avaient une formation théâtrale. C'était le cas de Jeff Henry, qui était originaire de Trinidad et qui enseignait la danse à l'École nationale de théâtre. Il a donné une forme artistique à nos activités, ce qui nous a amenés à produire trois spectacles originaux. Deux d'entre eux s'appelaient des « Calypsoperas ». Inspirés des danses et des rythmes africains et antillais, ils contenaient aussi des moments dramatiques sans chant ni danse; mais dans l'ensemble, c'étaient des divertissements hauts en couleur, à partir des images du Carnaval. Depuis ce temps, nous avons régulièrement monté plusieurs spectacles par saison et, en 1971, nous avons pris le nom de Black Theatre Workshop, à l'occasion d'une pièce présentée au Centaur. En 1972, nous avons obtenu une première subvention de 3 000\$ du Conseil des Arts, surtout grâce à la présence de ce professionnel, Jeff Henry.

Le choix des pièces est aussi un problème pour nous en tant que Noirs anglophones du Canada. Très peu de gens écrivent pour les Noirs ou, à tout le moins, créent des rôles qui peuvent être joués par des Noirs. Nous sommes un peu à la remorque des États-Unis, ce qui occasionne très souvent des délais. Les droits d'auteur d'un très bon spectacle ne sont disponibles que trois ou quatre ans après sa création, et nous nous trouvons toujours en retard par rapport aux oeuvres. Les textes des auteurs noirs, ici, ont presque exclusivement pour thèmes les problèmes d'ajustement à la vie canadienne, les obstacles à franchir pour mieux s'intégrer sans s'assimiler. Ces oeuvres sont le reflet d'une communauté en transition. Les écrivains eux-mêmes sont, artistiquement, en transformation. Heureusement, de plus en plus d'auteurs noirs ont la possibilité d'écrire et le problème de répertoire sera sans doute bientôt résolu. À preuve, le spectacle *Prodigals* d'Hector Bunyan, qui traitait particulièrement des relations et des conflits d'identité entre les hommes et les femmes, mais dans un contexte canadien.

Nous essayons, présentement, de rejoindre un plus vaste public. Nous ne pouvons nous contenter d'un petit nombre de spectateurs. J'estime que la communauté noire possède une expérience créatrice et une vision artistique particulière, et qu'elle se doit

d'offrir sa contribution à l'univers culturel montréalais et québécois. C'est ce que nous essayons de faire. Mais le Black Theatre Workshop, comme les autres compagnies anglophones, se heurte à plusieurs problèmes dont le rétrécissement de la population anglophone à Montréal. Nous avons perdu une grande partie de notre public depuis la loi 101. Cela a, en quelque sorte, interrompu notre développement. Les anglophones, toutefois, commencent à se rendre compte qu'il leur faut protéger leur culture et ils ont tendance à se rapprocher, à se rallier. Le Black Theatre Workshop, particulièrement, ne reçoit pas toute l'aide que devrait lui donner le Gouvernement québécois. Nous sommes toujours les premiers à être coupés. Si, par exemple, le Conseil des Arts augmente notre subvention de trois ou quatre mille dollars, Québec coupe la sienne et donne cet argent à d'autres troupes. Le Gouvernement du Québec n'a pris aucun engagement sérieux à l'égard de la survie et du développement du Black Theatre Workshop. D'une certaine manière, ce gouvernement considère que le Centaur représente tout le théâtre anglophone et que les autres groupes sont marginaux. Le Gouvernement du Québec ne possède aucun sens du multiculturalisme, et l'épanouissement artistique des communautés culturelles ne semble pas l'intéresser. Nous devons convaincre le ministère des Affaires culturelles de soutenir les groupes comme le Black Theatre Workshop, dont la contribution à l'ensemble culturel montréalais est importante et souhaitable. Nous avons besoin de nouvelles compagnies, outre le Centaur, pour amener un peu de fraîcheur et de renouveau au théâtre anglophone. À mon avis, le Centaur fait du bon travail. Il ne faut pas oublier que Maurice Podbrey et ses camarades sont partis de presque rien dans les années soixante-dix, et qu'ils ont maintenant environ 9 000 abonnés, qui constituent un soutien sérieux. La pièce que j'ai



J. Richard Riley et Ellen Cohen dans *The Death of Bessy Smith*, production du Black Theatre Workshop. Photo: Winston C. Cross.



Ginger Bread Lady, par le Black Theatre Workshop. Photo: Anthony Monsarrat.

préférée chez eux est *Balconville*. Je trouve que dans l'ensemble, ils sont de bons porte-parole de la communauté anglaise blanche. Bien sûr, ils montent aussi, de temps en temps, des pièces d'auteurs noirs — parfois excellentes —, à cause de l'intérêt de Podbrey pour son compatriote sud-africain Athol Fugard.

L'avenir de notre théâtre dépend de l'ouverture politique du gouvernement du Québec et aussi du nouveau rôle que joueront les Québécois au sein du Canada, de leurs relations avec les autres communautés. Il nous faut prouver que le théâtre anglophone à Montréal est suffisamment vigoureux pour mériter d'être soutenu. Présentement, il n'y a aucune chance de le voir évoluer. Le Centaur n'a pas atteint la limite de son développement en ce qui concerne le nombre de spectateurs, et il y a suffisamment de place aussi pour d'autres compagnies si on les aide financièrement.

Le talent ne manque pas, mais les gens doivent fréquemment s'exiler s'ils veulent survivre après leurs études. Le public est là, également. À Montréal, quand il y a un très bon spectacle, les gens vont le voir. Le Black Theatre Workshop, malgré des problèmes d'argent et d'espace (les gens ne savent jamais où nous trouver: nous jouons tantôt au Centaur, tantôt au Saidye Bronfman, au Régence-Hyatt ou ailleurs), a rempli les salles à quatre-vingt quinze pour cent de leur capacité avec une excellente production de *For Colored Girls Who Have Considered Suicide When the Rainbow Isn't Enough*. Chaque fois que nous faisons des auditions, je suis renversé de voir le nombre de gens extrêmement talentueux qui s'y présentent.